

Du moi et de son rôle dans la thérapeutique psychanalytique ⁽¹⁾

Rapport présenté à la première réunion
franco-britannique de psychanalyse ⁽²⁾

par
S. NACHT

INTRODUCTION

- I. — Définition des processus psycho-névrotique et de guérison en fonction du moi.
- II. — Généralités sur le développement et les fonctions du moi.
- III. — Le moi au cours du traitement psychanalytique.

INTRODUCTION

Si l'on parcourt la bibliographie psychanalytique on s'aperçoit qu'elle est marquée par deux périodes apparemment distinctes : dans la première, l'intérêt des auteurs semble accaparé par l'étude du *refoulé* (l'inconscient, disait-on alors, le ça, dit-on aujourd'hui); dans la seconde période, c'est au *refoulant* que va plutôt toute l'attention. Ce refoulant représente une partie de l'entité psychique opposée au ça et que nous appelons *le moi*.

(1) Ce travail, qui devait paraître dans le N° 2, 1939, de cette revue, et qui était composé, a été publié, dans l'intervalle, par l'ENCEPHELE. Ce travail n'est pas une étude complète. J'ai été néanmoins amené, puisqu'il s'agit d'un rapport, à envisager la question dans son ensemble. C'est pourquoi certains aspects du problème du moi n'ont pu être suffisamment approfondis, par exemple celui du rôle de la peur et des mécanismes d'introjection : d'autres, telle la projection, ont été négligés.

(2) Le 30 Avril 1939.

L'intérêt de plus en plus marqué pour cette seconde entité de l'appareil psychique est fort légitime.

En effet, tout d'abord, sans l'intermédiaire du moi, nous serions bien en peine de savoir grand'chose sur le ça. Ce sont précisément les réactions du moi, face aux pulsions émanant du ça, qui nous offrent le moyen d'aborder ce dernier, impénétrable autrement.

Mais ce n'est pas là le seul intérêt qu'il présente. Si l'on admet, et l'expérience nous oblige à le faire, que des deux entités psychiques le moi seul est destiné à changer, à se modifier, à évoluer, le ça restant immuable, tout au moins chez un individu donné, nous devons en tirer des conclusions thérapeutiques de grande importance. Notamment celle-ci : seul le moi offre quelques possibilités d'être influencé par le traitement psychanalytique. Cette influence susceptible de s'exercer sur le moi constitue le thème principal de ce travail.

Je ne l'aborderai cependant pas d'emblée, quelques détours me paraissant nécessaires. Ils ne nous apprendront, certes, rien de bien nouveau, m'étant astreint à rappeler tout d'abord quelques-unes des notions le plus communément admises aujourd'hui. Mais, ce faisant, j'établirai les bases et aussi les limites de cet exposé. Je crois utile par exemple de parler succinctement du moi en général avant d'étudier ses modifications sous l'influence du traitement. Et de même comment saurai-je échapper à la nécessité de rappeler en quelques mots l'esprit dans lequel se poursuit le traitement psychanalytique ? C'est par ce dernier point d'ailleurs que je vais commencer.

I

DÉFINITION DES PROCESSUS PSYCHO-NÉVROTIQUE
ET DE GUÉRISON EN FONCTION DU MOI

La guérison psychanalytique est essentiellement un processus dynamique, ou, si l'on préfère, une suite de modifications du cours des divers courants énergétiques qui composent la vie psychique. Un névrosé est principalement un être incapable d'aimer et d'agir — ou s'il se met à aimer c'est bien bizarrement qu'il le fait, et lorsqu'il agit c'est plutôt de manière inadéquate, à tort et à travers. La cause en est que chez lui la capacité d'aimer — donc la force nécessaire à une telle dépense — est épuisée par des investissements n'ayant de sens que pour l'inconscient et dont l'objet infantile, souvent introjecté, n'a aucun lien avec la réalité d'adulte. A son tour, la capacité d'agir d'un tel être est amoindrie, réduite à des degrés variables par les symptômes névrotiques. Ce sont eux qui accaparent stérilement — et privent d'autant — le moi des forces qui lui sont nécessaires pour s'acquitter des tâches imposées par la vie. Que ce soit dans un cas ou dans l'autre, le fait est qu'il s'agit d'un moi privé d'une part plus ou moins grande de la force nécessaire à l'accomplissement de l'action. C'est un moi faible.

Or, cette faiblesse n'est que la conséquence d'une autre faiblesse qui a marqué, dès l'origine, le développement du psychisme. Les fixations ou les régressions, bref, les symptômes névrotiques sont, comme chacun le sait ici, le résultat d'une attitude faible du moi en face des pulsions du ça. Le moi faible, au lieu de se laisser pénétrer par le courant pulsionnel pour s'en saisir afin de le transformer, en se l'assimilant en vue d'une adaptation harmonieuse au monde de la réalité, ce moi faible réagit, saisi de peur, par des mouvements de défense excessifs contre les pulsions du ça comme contre autant de dangers. Ce moi craintif, en refoulant anormalement certaines pulsions, fait comme la fameuse autruche du désert. L'effet de ce refoulement aveugle lui reviendra sous forme de sous-produits encombrants, de dérivés pulsionnels inutilisables sur le plan de la vie réelle. Les manifestations dérivées des tendances pulsionnelles constituent précisément les symptômes névrotiques qui affaiblissent d'autant le moi par l'énergie qu'il est obligé de déployer en maintenant l'état de refoulement initial, mais aussi par celle qu'exige le travail de transformation qui mène du refoulé au symptôme.

De ce fait, un moi faible est destiné à devenir de plus en plus faible en luttant contre le ça, en même temps qu'il se mettra dans l'impossibilité de recevoir aucun renforcement pulsionnel de lui.

L'action la plus bienfaisante de la thérapeutique psychanalytique tend à redresser cette situation apparemment sans issue.

Le moi semble trouver dans la situation telle qu'elle est créée par le transfert thérapeutique une sécurité lui permettant, avec l'aide de l'analyste, de détruire les résistances recouvrant et maintenant le refoulement pathogène. Le *défoulement* opéré dans la sécurité qu'offre l'atmosphère du traitement va permettre au moi ainsi rassuré de s'emparer des tendances du ça et d'en faire un usage plus sain, en se les incorporant. « Le ça deviendra le moi » (Freud).

Rappelons-nous un instant le schéma du traitement tel que la théorie le conçoit « idéalement ».

Le psychanalyste demande au malade de se soumettre à la règle fondamentale du traitement, savoir, de s'astreindre à tout dire de ce qui lui viendrait à l'esprit pendant la séance. En demandant cela le psychanalyste a la certitude — ou tout au moins l'espoir — qu'il ne sera pas suivi par le malade. En effet, il est bien attrapé, ce psychanalyste, lorsqu'un malade malicieux s'applique à lui fournir d'un bout à l'autre de la séance de ces pures associations libres dont il ne peut rien tirer.

Il n'en peut rien tirer parce que si de telles associations reflètent jusqu'à un certain point le cours des « tendances » inconscientes, elles n'offrent par contre aucun élément d'intervention thérapeutique. Cela, parce que les facteurs inconscients à eux seuls ne font pas la névrose, ils n'offrent pas non plus de point d'amorce au travail de la guérison. C'est la rencontre des facteurs inconscients avec certains autres que le psychanalyste guette, en surveillant le libre enchaînement des associations. En effet, tôt ou tard, le malade va se trouver en peine de poursuivre ses associations. Il réagira de diverses manières devant cette difficulté : il pourra s'arrêter net sans plus pouvoir trouver quoi que ce soit à dire. C'est le refoulement saisi sur le vif. Il pourra sciemment ou inconsciemment changer brusquement de sujet. Dans ce second cas, il a opéré un déplacement grossier ; tel autre malade pourra même être pris d'angoisse, etc.

Toutes ces manifestations, quelle que soit leur forme, sont précieuses, car elles traduisent précisément la confrontation de ce qui émane de l'inconscient avec le moi.

C'est bien l'intervention du moi qui arrête d'abord le déroule-

ment du matériel inconscient, trahissant alors par telle ou telle réaction la résistance à l'accepter. Ce sont ces diverses manifestations du moi qui nous intéressent par dessus tout, car ce sont elles qui nous permettent d'abord de reconstruire le processus névrotique et de le dissocier ensuite par les interprétations que nous fournissons au malade.

Mais ces interprétations, c'est encore au moi du malade que nous les adressons, c'est cette partie de lui-même que nous visons et c'est elle seule que nous pouvons espérer modifier, ce faisant.

Donc le moi se révèle à l'analyse comme l'élément responsable des résistances, partant des symptômes, et c'est encore lui qui rend possible le travail de guérison.

Afin de mieux comprendre ce travail, il nous faut auparavant exposer quelques notions sur le moi.

II

GÉNÉRALITÉS SUR LE DÉVELOPPEMENT ET LES FONCTIONS DU MOI

Par moi on désigne l'entité psychique qui nous permet de prendre conscience à la fois de nous-même et du monde extérieur. Cette définition communément admise est imparfaite, car elle ne donne qu'une idée partielle du moi : celle d'un système *perception-conscience* à caractère purement réceptif, donc *statique*. Or le moi, outre cette prise de conscience, a pour fonction la transformation de celle-ci en la *conscience de l'être* et sa participation à l'*activité générale*.

Cette activité du moi est double : tantôt elle est orientée vers le monde extérieur, tantôt vers le monde représentant notre vie intérieure, consciente ou inconsciente.

A cette double activité s'ajoute une troisième : le moi va s'allier tantôt avec la représentation qu'il se fait de la réalité pour agir sur les tendances inconscientes, tantôt il se fera au contraire le porte-parole de ces dernières pour agir sur la réalité extérieure.

Ces fonctions fondamentales faciles à énoncer sous cette forme à dessin schématique sont complexes et tellement liées aux origines du moi, j'entends à ses éléments formateurs, qu'il n'est guère possible d'étudier les unes sans les autres.

Ces origines posent quantité de problèmes, dont certains appa-

raissent comme insolubles. *Il va de soi qu'ici ne seront évoqués que ceux pouvant être envisagés sous l'aspect psychanalytique, à savoir celui des forces dynamiques et de leur évolution.*

Le moi est originellement en fonction de la perception. Cependant la perception seule, tant qu'elle reste à l'état isolé de perception pure, n'aboutit pas à une prise de conscience.

Il en est ainsi des perceptions internes (cœnesthésiques) ou externes (sensorielles) de l'enfant pendant les premiers mois, perceptions qui ne semblent pas aller plus loin, jusqu'à la prise de conscience. Or, ce n'est qu'une suite de prises de conscience associées qui finissent pas constituer la conscience, fonction dominante du moi. Comme dit P. Janet, la conscience résulte « de la prise de conscience d'une prise de conscience ».

Ces prises de conscience superposées semblent n'apparaître qu'à partir du moment où les perceptions déclenchent des mouvements à sens différents, s'opposant plus ou moins entre eux. C'est de la rencontre et de l'opposition des perceptions internes et externes notamment que semble naître la prise de conscience. C'est donc une opposition, un « conflit » de tendances qui est à l'origine des premiers états de conscience, donc des formes rudimentaires du moi. En d'autres termes, on pourrait dire que le moi apparaît comme le résultat d'un processus répété de transformation des tendances inconscientes (source des premières perceptions internes) au contact de la réalité (source des perceptions externes). C'est l'opposition des deux tendances énergétiques groupées d'un côté dans le courant pulsionnel, de l'autre dans la pression exercée directement et indirectement par la réalité extérieure, qui fournit la source des premiers éléments du moi. L'aphorisme « La fonction crée l'organe » trouve une excellente application ici.

C'est la nécessité où se trouve le petit être faible et sans défense, tel qu'il est au début de la vie, d'éviter un choc trop violent entre ses tendances et les forces contraires, c'est le besoin de se protéger contre ce danger qui aboutit à la création du moi.

A l'origine il est donc un moyen de protection, de défense. Si bientôt d'autres fonctions lui incombent, celle-là restera néanmoins primordiale.

Lorsque Freud dit (1) que c'est dans une transformation, sous l'influence de la réalité extérieure et par l'intermédiaire de la per-

(1) FREUD : *Le moi et le soi*. Essais de psychanalyse. Payot.

ception consciente, de la partie la plus externe, périphérique du ça que se forme le moi, il emploie une image qui nous fait bien comprendre, en le simplifiant beaucoup, ce processus. En effet, on peut parfaitement comparer le moi à une enveloppe protectrice, telle la membrane cellulaire ou les téguments qui revêtent le corps.

Cette analogie peut être poussée plus loin. On sait l'importance des fonctions non seulement protectrices, mais encore celle des échanges et régulations remplies par la membrane cellulaire. Il en est de même du moi qui, outre les fonctions de défense, doit s'acquitter d'autres charges importantes que nous envisagerons plus loin.

Pour l'instant nous pouvons souligner deux points :

1° *topiquement*, le moi se développe à la surface du ça, à la limite du monde intérieur et à la rencontre de celui-ci avec le milieu externe.

2° *énergétiquement*, le moi ne semble pas posséder d'énergie propre, il l'emprunte au ça.

Cette deuxième remarque me paraît de beaucoup la plus importante. Le fait qu'elle implique est capital pour la compréhension non seulement de la formation et de l'évolution du moi, mais aussi pour ce qui est du problème de sa force, problème qui domine tout le fonctionnement de l'appareil psychique. La santé et la maladie psychiques, et partant tout le problème de la guérison psychanalytique, dépendent, en effet, en grande partie, de la force du moi.

Donc l'énergie brute du moi jaillit des profondeurs de la vie pulsionnelle représentée par le ça. Quel est dès lors le rôle des forces « antagonistes » venant du monde extérieur ?

Leur énergie ne semble pas se déverser directement dans le moi, elle apparaît plutôt comme une force de résistance permettant la transformation du ça en quelque chose d'autre qui sera précisément le moi.



Si nous admettons cette hypothèse, nous pouvons dire maintenant que nous avons une petite notion sur les origines et les forces du moi. Revenons donc à son activité. Tout au début de la vie du petit enfant elle est évidemment très élémentaire, comme le sont les pulsions caractérisant telle ou telle phase de son développement.

Mais d'ores et déjà l'orientation générale de ces fonctions apparaît : réduire, amortir le heurt entre les pulsions et les inter-

dictions extérieures, éviter les sensations pénibles, bref *rechercher le meilleur compromis viable entre le principe de plaisir et celui de réalité.*

Le moi ainsi conçu évoluera parallèlement aux différentes étapes parcourues par le ça ; puisque les pulsions sont différentes et plus nombreuses à chaque étape du développement, les résistances qui leur sont opposées le seront aussi. On a donc essayé de décrire l'évolution du moi en la calquant sur celle des stades de la libido. Toute systématisation en cette matière risque d'aboutir à des erreurs. Je crois que même en ce qui concerne les différents stades de la libido, ce serait méconnaître le fait d'observation que de leur fixer un cadre systématiquement limité. L'erreur serait encore plus grossière en envisageant de la même manière l'évolution du moi, qui est infiniment plus complexe encore.

Cette réserve faite, il n'en est pas moins vrai que dans la mesure où telle ou telle tendance pulsionnelle domine la situation libidinale, le moi correspondant au même stade évolutif en portera l'empreinte.

Si nous voulions suivre l'ordre relativement chronologique que la psychanalyse assigne aux diverses étapes évolutives, nous aurions à envisager tout d'abord le stade oral. Mais à ce stade le petit enfant n'a pas encore de véritable conscience de lui-même, il ne semble pas encore avoir franchi, en matière de connaissance, le stade de la perception pure. Ses besoins instinctifs par ailleurs sont si réduits, mais en même temps tellement vitaux, qu'ils ne rencontrent aucun obstacle direct à leur satisfaction.

Aucune véritable résistance n'étant apportée à leurs manifestations, le petit être se trouve comme *prolongé* dans le monde ambiant, il se confond avec lui. Les êtres qui l'entourent, notamment sa mère (ou ses substituts), veillent sur lui, l'entourent, et non seulement permettent, mais comblent tout besoin aussi vite et aussi complètement que possible. D'ailleurs, s'il n'en était pas ainsi, le petit enfant ne saurait vivre.

Il n'y a donc pas encore de résistance devant les forces pulsionnelles, il n'y a pas encore d'opposition entre le ça régi par le principe de plaisir et la réalité extérieure. Le tout petit enfant, en ces temps protégé par et contre la réalité extérieure qu'il est porté à confondre avec sa mère, s'épanouit librement. La différenciation d'un appareil protecteur ne se fait pas encore sentir. De ce fait il est bien difficile de concevoir l'existence du moi à ce stade évolutif. *Cette entité psychique ne prendra forme qu'à partir de l'instant*

où le petit être se sent distinct de ce qui l'entoure ; lui en opposition avec les autres.

Cette distinction ne se produit forcément que lors de la perception des premières résistances que la réalité dresse devant les manifestations pulsionnelles. Nous pouvons concevoir que c'est seulement alors que le petit enfant prendra conscience corporellement et psychiquement de lui-même en tant qu'individu.

Ce sera surtout au début du stade anal que ces conditions apparaîtront et que des rudiments du moi se produiront. Trois faits sont d'une importance capitale à ce point de vue, durant cette phase : l'apparition de la motilité *volontaire*, celle des *tendances agressives* et surtout de l'intervention des premiers *principes pédagogiques*, notamment en ce qui concerne l'éducation des sphincters.

Le facteur primordial me paraît être l'apparition des mouvements volontaires.

L'enfant qui commence à marcher quand il veut et où il veut, qui se saisit volontairement de tel ou tel objet, commence à prendre conscience du monde à travers lui-même.

En même temps cette prise de conscience *dessine la limite de lui-même*, donc de son moi naissant : il peut ou ne peut pas ce qu'il veut, on lui permet ou on lui interdit ce qu'il désire !

Il sent l'opposition, ou tout au moins la distinction, entre lui et ce qui n'est pas lui.

De plus, cette limite est marquée par l'apparition pour la première fois dans son existence de la *peur* : peur d'un danger ou simplement d'un déplaisir. La nécessité vitale d'adapter la force pulsionnelle aux obstacles, résistances ou interdictions extérieures apparaissant, le moi devra s'en charger.

Mais en même temps, de la confusion des tendances auto-érotiques émergeront des manifestations plus précises, notamment uréthrales et anales. D'où l'érotisation par excellence des fonctions excrétoires : miction et défécation. Ce sont précisément ces fonctions que la mère (ou ses substituts) vont commencer à discipliner. De ce fait, pour la première fois le plaisir subira une contrainte. la tendance pulsionnelle rencontrera une force opposée, une résistance. Une adaptation deviendra nécessaire, c'est alors que le moi va agir.

Mais comment ?

C'est apparemment devant la punition que telle ou telle pulsion va céder et se plier à la règle imposée.

Mais ce n'est pas *directement* que la punition — ou, ce qui est le cas le plus fréquent, la menace de punition — peut agir sur l'enfant pour qu'il renonce à tel ou tel plaisir, ou pour qu'il se soumette à telle ou telle habitude de propreté, par exemple.

Ce qui va agir, c'est quelque chose de lui-même en quoi se prolonge la menace ou l'interdiction, qui sont dès lors comme prises en charge par une partie de l'être. Cette couche de psychisme, en laquelle plonge la réalité extérieure, figurée notamment par les éducateurs, est destinée à la longue à devenir le moi.

Mais par quel mécanisme ?

Principalement par ce mécanisme subtil des identifications avec les personnes présidant à l'éducation de l'enfant, avant tout avec sa mère, mais aussi avec tous les êtres qui le soignent, le protègent et l'aiment. L'enfant, dont la personnalité n'est faite encore que des tendances qui émanent de ce que plus tard nous appellerons le ça, pris entre la nécessité de satisfaire ces tendances et la résistance opposée à leur satisfaction sous forme d'interdictions par l'éducateur, cède et se conforme plus ou moins à l'exigence de ce dernier. C'est mû par le besoin de garder l'amour protecteur et bienfaisant des éducateurs et par crainte de le perdre qu'une partie du ça se laisse infiltrer, puis transformer au contact de la réalité (représentée surtout par la mère et ses substituts). Cette partie du ça lui emprunte ses caractères, obéit à ses principes, qui est schématiquement parlant le principe de réalité, et il devient ainsi le moi. Peut-être serait-il plus exact d'employer ici le terme d'introjection plutôt que celui d'identification.

Ce dernier terme devrait être réservé plutôt aux tendances attribuées aux parents, puis acceptées par l'enfant comme siennes, mais restant comme une enclave inconsciente dans le moi sous forme de surmoi.

Tandis que l'introjection, qui procède par une assimilation de l'objet parental par une des couches du ça (1), transforme cette couche précisément en une nouvelle entité psychique : le moi.

Ce moi à peine formé sera un moi faible. Il est peut-être utile de préciser dès maintenant le sens de ces mots : moi faible et moi fort. Il apparaît qu'un moi fort est un moi qui n'a pas peur des pulsions émanant du ça, qui se laisse pénétrer par elles pour laisser

(1) Je crois qu'il serait préférable — ainsi que le fait remarquer H. Hartmann — de ne parler du ça qu'à partir du moment où le moi est différencié, les deux entités dérivant d'une entité instinctuelle *non différenciée*.

les unes s'épanouir et se réaliser lorsqu'elles sont compatibles avec le principe de réalité ; les autres — celles en contradiction avec lui — il les transformera, en vue de leur adaptation relative à la réalité. En outre, la force du moi se mesure aussi par la résistance dont il est capable de faire preuve en cas d'insatisfaction pulsionnelle ou de déplaisir. Cette réceptivité *physiologique* devant le ça lui permet de renforcer constamment sa structure par l'appoint renouvelé de l'énergie vitale représentée par le courant des pulsions. Un moi fort semble donc destiné à devenir de plus en plus fort. Le moi faible, par contre, craintif devant les pulsions, cherche de plus en plus à se protéger contre elles, comme si elles devaient le mettre en danger. Cette protection, il peut la chercher dans une soumission excessive au principe de réalité. Plus il se dérobera devant les forces pulsionnelles, davantage il sera voué à rester dépourvu de l'énergie qu'elles seules cependant peuvent lui apporter. On devine les innombrables nuances dans les degrés de force ou de faiblesse du moi qui peuvent découler du fait de divers dosages, des conditions particulières à chaque être : constitutionnelles, forces intrinsèques des pulsions, atmosphère du milieu ambiant, caractères des parents ou autres éducateurs, traumatismes dus à des conditions exceptionnelles qui peuvent surgir à un moment donné, etc...

Il y a cependant un élément sur lequel il importe d'insister plus spécialement, car il marque vigoureusement cette étape évolutive de l'être humain : c'est l'*agressivité*.

Elle se manifeste en même temps que l'apparition des dents et de l'activité musculaire volontaire, donc elle coïncide avec la phase fournissant les conditions élémentaires du développement du moi, me semble-t-il.

Je crois que l'agressivité peut décider de l'avenir de la personnalité, donc du moi, car elle peut lui donner le meilleur de sa force ou le pire de sa faiblesse.

L'agressivité se montre à cette étape de l'évolution dans sa forme élémentaire primaire. Mais elle représente une force énergétique qui, bien intégrée dans le moi, aboutira à travers les transformations heureuses du développement aux qualités les plus précieuses de la personnalité : activité, énergie, force du caractère, esprit d'initiative, sans oublier son intrication harmonieuse avec la pulsion génitale chez l'homme. Elle est cependant, à cette phase, plus que jamais une arme à deux tranchants, car dans le cas défavorable elle peut affaiblir dangereusement le moi en lui enlevant toute force et en l'écrasant sous le poids du masochisme. Ce risque

est à chaque pas, puisque toutes les fois qu'une pulsion subit une interdiction, le sentiment de frustration déclenche des réactions agressives contre la personne qui remplit le rôle d'interdicteur. Et du fait que cette personne est aimée (il s'agit de la mère ou de quelqu'un qui la remplace) et que l'enfant désire conserver à tout prix cet amour, l'agressivité risque constamment de s'infléchir sur le moi du sujet. Mais à cette phase, ce renversement de l'agressivité ne se fait pas par l'intermédiaire du surmoi, pour la bonne raison qu'il n'existe pas encore. Ici, le renversement de l'agressivité se fait directement sur le moi, qui se trouve dès lors comme imprégné d'elle. L'agressivité ainsi retournée contre le sujet fait dorénavant partie intégrante de son moi sous forme de tendances auto-destructives et plus tard masochiques (1).

Nous n'allons pas poursuivre l'évolution du moi au travers des autres stades du développement. C'est là une tâche débordant notre sujet.

Si nous nous y sommes engagés jusqu'ici, c'est pour montrer combien les fonctions du moi sont étroitement liées à ses éléments formateurs et comment, par-dessus tout, sa force est tributaire du ça de par l'apport constant de l'énergétique pulsionnelle qu'il y puise.

Et maintenant, supposons l'évolution du moi accomplie ; quels sont les caractères d'un moi ayant atteint sa maturité ?

Définir avec précision tous les caractères d'un tel moi me paraît difficile, étant donné les facteurs variés qui peuvent entrer en jeu et dont il faut tenir compte : milieu, conditions sociales et matérielles, conditions exceptionnelles qui peuvent surgir, époque de civilisation, etc...

Nous ne pouvons énoncer que le caractère essentiel d'un tel moi : *s'interposer d'abord avec souplesse entre les besoins du ça et les résistances ou les exigences de la réalité extérieure s'y opposant, et réussir ensuite un compromis satisfaisant entre les deux principes, celui de plaisir et celui de réalité.* Seul un moi capable d'accomplir cette tâche mettra la personnalité à l'abri de la maladie.

Un moi se laissant déborder par les pulsions, obéissant au principe de plaisir, ouvrira la porte aux processus psychotiques, aux réactions anti-sociales et aux perversions, tandis qu'un moi

(1) Voir à ce sujet les rapports sur le masochisme de S. NACHT et de R. LOEWENSTEIN à la X^e conférence des psychanalystes de langue française, Paris, 1938. E. Denoël et *Revue de Psychanalyse*, 1938, T. 10.

trop soumis au principe de réalité, et ce aux dépens excessifs des nécessités pulsionnelles, ne trouvera d'issue que dans la névrose.

Mais une telle conception du moi est encore incomplète. Cette représentation d'un moi faisant face au danger émanant de la réalité ambiante d'une part, et d'autre part à celui découlant de l'irruption des désirs issus du ça, ne correspond que jusqu'à une certaine époque de l'évolution de la personnalité.

Avec la formation du surmoi, une troisième instance — un troisième « ennemi » — s'impose au moi.

A partir de cette phase du développement, une partie du conflit résultant de l'opposition du ça et de la réalité se trouve intériorisée, c'est-à-dire qu'une partie des interdictions sera hautement formulée par le surmoi sous l'aspect de concepts moraux, et dès lors c'est à une nouvelle fraction de lui-même que le moi aura à se mesurer.

Un moi fort, celui qu'on devrait trouver chez l'adulte en bonne santé psychique, s'efforce d'adapter les pressions de ces trois instances : surmoi, ça et réalité extérieure.

Cette tâche est d'autant plus difficile que, la plupart du temps, ces tendances émanant des trois instances s'opposent plus ou moins les unes aux autres. De plus le moi devra réussir à grouper et harmoniser ses forces dans une synthèse qui représente à vrai dire notre personnalité. Ce travail de synthèse se poursuit sans cesse dans les couches profondes, *inconscientes*, du moi. Dans cette couche arrivent constamment les sollicitations pulsionnelles du ça. Leur passage dans le moi implique tout de suite leur transformation. Tout ce qui auparavant se trouvait pêle-mêle dans le ça, qui s'accommode très bien des tendances opposées les unes aux autres, des affects qui se déplacent sans cesse, ou qui se condensent en dépit de toute logique, toutes ces tendances pulsionnelles contenues dans le ça et dont la seule constante est l'obéissance aveugle au principe de plaisir, une fois parvenues devant le moi, vont être coordonnées par lui ; il leur imposera un certain ordre, le sens logique, la retenue devant les principes éthiques, moraux, la résistance des forces du monde extérieur, l'attente ou même la renonciation à la satisfaction, bref l'obéissance au principe de réalité.

Pendant tout ce travail de synthèse, le moi devra se défendre et surmonter à tout instant trois craintes : la peur de la réalité, la peur du ça, la peur du surmoi. Un moi fort est celui qui a vaincu la peur sur ces trois fronts. Ce n'est qu'alors qu'il sera libre de se mouvoir entre les forces qu'il doit maîtriser pour se manifester.

Dans la mesure où un tel moi atteint cet idéal, il a atteint la maturité. Durant cette laborieuse évolution le moi peut réagir par certains autres mécanismes afin de triompher de cette triple peur qu'il éprouve devant le ça, le surmoi et la réalité : par des réactions de défense.

Les plus courants sont le refoulement et la sublimation. Ensuite viennent le déplacement, la régression, la formation réactionnelle, la projection, l'introjection, l'infléchissement sur le moi, la neutralisation.

Toutes ces réactions dérivent d'ailleurs plus ou moins du refoulement, qui est le mécanisme de défense initial. Les autres le suivent comme des réactions secondaires.

Leurs effets répétés forment à leur tour le moi, le marquent de ses traits caractériels.

Mais si dans cette lutte la défense manque son but ou le dépasse, ces mécanismes mèneront à la formation de symptômes tels qu'il nous est donné d'en observer et d'en traiter.

III

LE MOI AU COURS DU TRAITEMENT PSYCHANALYTIQUE

Nous devons donc nous représenter chez l'homme idéalement normal un moi réussissant ce tour de force qui consiste à satisfaire pour le mieux le ça tout en respectant le principe de réalité et en tenant tête au surmoi. C'est évidemment un tour de force, aussi est-il rarement réalisé dans toute sa perfection. Chez l'homme qui s'écarte plus ou moins de cet idéal de normalité, le moi faiblit et cède devant l'une ou l'autre de ces instances.

Ainsi, si nous évoquons pour commencer le cas le plus grave, celui où le moi est le plus atteint, puisqu'il apparaît comme entièrement envahi et submergé par les pulsions du ça auquel il ne saurait plus opposer aucune résistance appuyée sur le principe de réalité. Un tel moi est le fait d'un processus psychotique évoluant en dehors de toute fonction d'adaptation à la réalité. Il en est de même jusqu'à un certain point dans le cas du criminel pur, par exemple, type rare, celui qui tue pour tuer. A un degré moindre, le moi du pervers sexuel est également acquis à certaines pulsions du ça telles quelles.

Tout autre apparaît le moi au cours du processus névrotique.

Chez le névrosé, le moi plus évolué trouve dans sa structure

des forces lui permettant de lutter non pas tant contre les pulsions du ça que contre les exigences du surmoi. Cette lutte dont le moi est plus ou moins le vaincu, selon la nature et le degré de la névrose, il la mènera grâce à toute la série des réactions de défense aboutissant plus tard à la formation des symptômes.

Le caractère névrotique occupe une situation intermédiaire entre les phénomènes névrotique et psychotique. Le moi, dans ce cas, est également touché dans l'ensemble, mais il lutte et résiste en développant des attitudes réactionnelles. Ici, tout comme dans la psychose, toute la personnalité est atteinte, cependant à un degré moindre, puisque le contact avec la réalité est maintenu ; mais un tel moi fait siennes et s'intègre néanmoins les réactions caractérielles un peu comme le psychotique le ferait. Aussi les difficultés thérapeutiques de ces cas se rapprochent-elles parfois de celles que présentent les psychoses. Nous voici donc revenu au problème thérapeutique.

Freud a indiqué dans une formule lapidaire comment il se pose : « *Ce qui était le ça doit devenir le moi* ».

En développant cette idée n'écrivait-il aussi : « *Leur invention (celle des efforts thérapeutiques de la psychanalyse) n'est-elle pas de renforcer le moi, de le rendre plus indépendant vis-à-vis du surmoi, d'élargir son champ de perception, de transformer son organisation afin qu'il puisse s'approprier de nouveaux fragments du ça* » (1) ?

La névrose étant avant tout le fait du moi, la guérison ne saurait résulter que d'une action exercée sur le moi. *Renforcer le moi, voilà le but essentiel de cette action.* Toute l'activité thérapeutique converge vers ce but : l'assouplissement du surmoi, l'indépendance du moi face au surmoi, la possibilité pour lui de recevoir et de transformer le plus possible de forces émanant du ça ne sont à la fois que moyens et fins en vue de ce renforcement du moi. Nous avons appris en effet que la faiblesse du moi résultant d'un développement insatisfaisant lui viendrait surtout de son incapacité à s'approprier les éléments pulsionnels pour les transformer en les adaptant aux conditions de la réalité.

Quant à la tyrannie exercée par le surmoi, elle est plus le résultat d'une faiblesse du moi (peur des investissements incestueux, peur de l'agressivité, etc...) que de l'acuité des interdictions qu'il incarne.

(1) S. FREUD. : *Nouvelles conférences*. N.R.F. Trad. A. Bermann.

Quels sont donc les moyens dont nous disposons et comment les employons-nous pour fortifier le moi ?

Les moyens ? Mais toute la technique psychanalytique nous en fournit.

Les discussions qui ont eu lieu au congrès de 1936, à Marienbad, autour de la question d'une théorie des résultats thérapeutiques l'ont bien montré. Rassurez-vous, je ne vais pas passer en revue toute la technique psychanalytique à cet effet. Je me bornerai à souligner les points saillants relatifs au problème du moi.

Auparavant, je ne saurais suffisamment insister sur le fait que tout se tient solidement dans ce que nous faisons au cours d'un traitement psychanalytique. Ainsi, séparer l'analyse du moi de celle du ça, comme on a essayé de le faire en théorie tout au moins, me paraît un non-sens. Comment concevoir, en effet, l'analyse de telle ou telle réaction de défense du moi contre telle ou telle pulsion du ça en négligeant cette dernière ? Imagine-t-on un stratège organisant la conquête d'une place forte sans se préoccuper des forces de l'ennemi ?

On a de même essayé de séparer l'analyse des résistances de celle du contenu des symptômes, en donnant la priorité à la première. Vous ne manquerez pas de vous apercevoir avec moi qu'en réalité il s'agit du même problème envisagé sous un autre aspect. Il en est de même des essais faits dans le but de mettre en avant l'intérêt de l'analyse du caractère.

Je cite ces différents essais théoriques parce qu'ils visent essentiellement la manière de traiter le moi. Mais je ne crois pas exagérer si je dis que ces essais, de même que tous ceux entrepris dans le but fort louable en soi de perfectionner la technique en la modifiant, ne nous ont rien apporté de bien intéressant. En matière de technique, comme en certains autres domaines, nous ne trouverons nulle part, jusqu'à nouvel ordre tout au moins, meilleur guide qu'en nous référant aux principes formulés par Freud. Le premier de ces principes, fondement même de toute notre activité thérapeutique, s'énonce, comme vous le savez, de façon bien simple : *détruire les résistances inconscientes s'opposant au défoulement.*

Qu'est-ce à dire, détruire les résistances, sinon modifier, en les analysant, les réactions de défense du moi ? Et le défoulement, qu'est-ce en fin de compte sinon la possibilité pour le moi de s'approprier et d'utiliser au mieux les tendances du ça ? Les deux processus renforcent le moi : le premier en le libérant d'une

dépense énergétique stérilement employée à maintenir le refoulement ; le deuxième en l'enrichissant de toutes les forces pulsionnelles utilisables, après leur adaptation à la réalité extérieure. Mais, dans les deux cas, ce qui arrête le moi dans cette évolution c'est la peur. La peur du moi devant la pression des forces pulsionnelles exigeant satisfaction, voilà la source essentielle de sa faiblesse. Nous savons que la condition primordiale d'un développement normal du moi, c'est qu'il triomphe de cette peur, peur tantôt du ça, tantôt du surmoi. Au cours du traitement, les mêmes problèmes se poseront dès que nous essayerons de toucher aux réactions de défense derrière lesquelles le moi se croit à l'abri. Le rôle le plus efficace que l'analyste puisse remplir est celui d'aider le moi à vaincre cette peur. N'oublions pas trop ce fait pourtant élémentaire : tout homme malade obéit à l'enfant craintif qu'il garde au fond de lui-même. Si nous réussissons à le débarrasser de la peur en l'aidant à regarder en face courageusement et avec des yeux d'adulte ce qu'il a craint et en l'amenant à lutter contre, directement, nous en ferons un être accompli, agissant, et sentant saine-ment les choses de la vie.

Suffit-il pour cela d'interpréter au malade le sens des résistances, ainsi que de démonter devant lui les réactions de défense que le moi a échafaudées ? Certes non, car ce travail purement explicatif risquerait de n'apporter au malade que des notions par trop rationnelles, tant qu'il n'atteindrait que la partie *consciente* du moi. Si certains résultats heureux peuvent s'obtenir par ce seul moyen, c'est qu'il s'agit alors de troubles superficiels comme ceux qui s'installent parfois en présence de conflits passagers. Ce sont les névroses dites *actuelles*, caractérisées par un moi qui, précisément, étant assez solide, reprendra facilement le dessus. Il me semble que ce sont ces cas dont s'enorgueillit, de manière si spéciale, la psychothérapie de Stekel. La psychanalyse s'adressant aux troubles profonds et souvent chroniques, qui ont ébranlé toute la personnalité, se voit obligée d'aller plus loin. Ce plus loin veut dire : *s'efforcer d'atteindre, afin de la modifier, la couche inconsciente du moi, celle qui est en contact direct d'une part avec le ça et d'autre part avec le surmoi, celle où s'élaborent précisément les réactions de défense et partant les symptômes*. Ce travail n'est possible que par l'utilisation thérapeutique du transfert.

Seul le transfert, en réalisant l'atmosphère si riche en affects qui caractérise la situation dans laquelle se trouve le malade en analyse, permet au moi de celui-ci de trouver en la personne de l'analyste l'appui qui lui est si nécessaire pour triompher de la

peur éprouvée en face du ça et du surmoi. Appui d'autant plus précieux que cette peur vécue jadis par le moi sera ravivée dans un premier temps du traitement, lors de la destruction des mécanismes de défense.

Prenons l'exemple schématique d'un transfert positif : le malade apporte inconsciemment, à l'instar du petit enfant, le besoin de s'appuyer sur l'analyste et de se faire aimer par lui qu'il identifie à son père ou à sa mère et même aux deux parents. Ce besoin sera satisfait fatalement, — bien qu'illusoirement, — étant donné l'attitude de l'analyste, invariablement empreinte de son objectivité bienveillante. Ainsi épaulé par l'analyste, le moi du malade se sentira plus fort et laissera plus de liberté, de ce fait, aux mouvements venant du ça. Ces mouvements deviennent vite préconscients ou même conscients. L'analyste ne les désapprouvant pas, le moi du malade interprétera cette attitude très volontiers comme une acceptation qu'à son tour il va imiter, donc adopter. Alors, un grand pas est franchi et les premières communications plus aisées entre le moi et le ça s'accompliront.

Or, quelles sont les aspirations ou tendances du ça qui apparaissent généralement dans cette situation ? Ce sont principalement, tantôt des tendances sexuelles, tantôt des tendances agressives (1) ou, comme elles sont souvent plus ou moins liées, les deux en même temps. Comme leur objet, l'analyste, ne réagit ni par menaces, ni par punition, le moi rassuré les acceptera petit à petit en adoptant à son tour encore une fois la même attitude envers le ça. *Il* (l'analyste-objet) *accepte* devient : *je* (le moi) *accepte*. Toute l'attitude du moi envers le ça se trouve ainsi renversée, mais dans un sens heureux.

Ce revirement du moi témoigne d'une identification de transfert avec le psychanalyste. De même qu'au cours du développement la formation du moi s'appuie sur une suite d'identifications parentales, de même au cours de l'analyse nous assisterons expérimentalement à une réadaptation du moi à d'autres formes d'identifications, celles fournies par l'analyste, et cela pour le plus grand bien de la nouvelle orientation du psychisme. Grâce à cette nouvelle suite d'identifications, le moi se retrempera et se modèlera sur un mode adapté, adulte, apte à jouer un rôle plus sain face aux autres instances psychiques, notamment face au surmoi. Cette modification de structure de l'appareil psychique, déterminée par

(1) Parce que le plus fortement refoulées.

les changements opérés dans le moi, s'accomplit d'autant mieux et aura d'autant plus de chances de jouer que le surmoi à son tour sera influencé. L'identification du moi avec l'analyste n'exclut pas par ailleurs l'identification du surmoi à son tour avec l'analyste. Cette identification du surmoi à un modèle plus souple, moins rigide, moins infantilement cruel, donnera encore plus d'aise à l'ensemble des fonctions psychiques.

A la formule : *il accepte = j'accepte* s'ajoutera celle de : *il permet = je me permets*. Il en résultera une diminution de la tension anormalement entretenue par un surmoi infantile, sévère, étouffant le moi sous le poids des réactions de culpabilité.

On devine ici toute l'importance d'un facteur que d'habitude nous laissons trop dans l'ombre : celui de la *personnalité du psychanalyste*. Elle peut faciliter ou rendre parfois impossible, selon chaque cas, ces processus de réorganisation du moi.

Il ne s'agit pas tant de la personnalité apparente, consciente, que de celle qui se dégage des couches profondes, inconscientes.

D'où l'importance plus grande des interférences plus ou moins conscientes allant du malade à l'analyste. C'est là un aspect du problème thérapeutique que nous ne pouvons pas approfondir ici. J'ai seulement tenu à le signaler.

Cela fait, comment pouvons-nous expliquer l'action bienfaisante de l'analyste ? Que fait-il pour réussir ces modifications difficiles entre toutes ? Eh bien, apparemment peu de chose, tout au moins *directement* ! La plupart du temps il lui suffira de se maintenir dans l'attitude classiquement prescrite, qui est celle d'une neutralité bienveillante, et de laisser ainsi venir vers lui, afin de les interpréter, les manifestations du transfert, car c'est uniquement d'elle qu'il détient son efficacité. Dois-je rappeler ce qu'indiquent ces réactions de transfert ? Elles montrent, je schématise bien entendu, que ce que le malade attend inconsciemment de l'analyste, c'est de retrouver principalement en lui l'appui qui lui a fait défaut jadis au cours de son développement, manque ressenti spécialement par le moi lorsqu'il s'agissait pour lui de réagir envers les autres instances psychiques. Grâce au transfert, qui lorsqu'il est positif pare l'analyste aux yeux de l'analysé de toutes les qualités, de tous les pouvoirs, il retrouvera dans la situation analytique cette aide précieuse.

Si le moi trouve dans cet appui tant de force, c'est qu'il y met inconsciemment bien plus : *une preuve d'amour*. L'intérêt, la bienveillance, les encouragements tacites, le calme et la constance que

montre l'analyste pendant de longs mois, parfois des années, finissent par apporter au malade une certitude dont son inconscient est avide : celle d'être aimé. C'est dans cette illusion, mais qui pour l'inconscient — on ne sait trop comment — est une certitude, c'est dans cette satisfaction certes illusoire du besoin d'être enfin aimé ou aimé à nouveau par le père ou la mère que le moi trouve le meilleur réconfort. On ne saurait jamais assez insister sur le fait que tout le développement du moi est en fonction des liens qui l'unissent aux divers objets, notamment parentaux, ayant marqué leurs investissements successifs et dans leur mode et dans leur qualité.

Ces investissements ont-ils été assez heureux pour que la sexualité évolue sans crainte, et assez satisfaisants pour éviter les réactions si dangereuses de frustration, dont la plus nocive est le détournement des forces agressives des voies de sublimation? C'est qu'alors le moi a pu se sentir aimé, donc protégé et par conséquent assez fort. Dans le cas contraire, lorsque l'enfant, à tort ou à raison (ceci est une autre question), a manqué de cette certitude bienfaisante d'avoir l'amour protecteur de ses parents, le moi se sent désarmé, faible devant la réalité autant que devant ses propres besoins instinctifs. C'est dans son moi qu'il portera le plus la marque de cette faiblesse.

C'est avant tout un remède à cette blessure que l'analyste peut apporter. En ce faisant, le moi se consolidera et pourra prendre un nouvel essor.

Je n'ai fait ici qu'évoquer le sens de ce processus dans ce qu'il a de schématique ; nous savons tous combien, en réalité, il se révèle infiniment plus complexe et difficile à résoudre, notamment lorsque le moi se trouve placé en face de forces pulsionnelles particulièrement violentes.

Il y a aussi le cas du transfert négatif qu'il faut coûte que coûte résoudre ; il y a, à l'opposé, le cas de ceux qui ne peuvent se contenter de ce que le transfert représente, c'est-à-dire une transposition de situations préfigurées destinées à être liquidées. Certains de ces malades veulent à tout prix, sciemment ou inconsciemment, obtenir de l'analyste satisfaction réelle à leur besoin d'amour. Il y a bien d'autres cas autrement difficiles ; nous ne pouvons pas nous appesantir sur eux, sous peine de glisser dans le domaine purement technique de la thérapeutique psychanalytique.

Revenons donc à notre sujet et admettons que nous nous trouvions maintenant en présence d'un moi libéré de ses réactions de

défense névrotiques, suffisamment fortifié par l'analyse pour qu'il puisse affronter crânement les besoins pulsionnels. Le moi amené à ce point adoptera une nouvelle attitude à l'égard du ça : il ne refoulera plus inconsidérément et brutalement toutes pulsions ; il s'ouvrira par contre à leur accès et tâchera de se les approprier afin de les transformer en vue de leur adaptation à la réalité extérieure : c'est-à-dire satisfaire certaines d'entre elles, en sublimer d'autres. Comment cette nouvelle élaboration des pulsions s'opèrera-t-elle par le moi ?

Le moi, plus évolué, certes, — sous l'influence du traitement, — porte-t-il dorénavant en lui-même ses possibilités ? Est-il apte à accomplir ce travail par lui-même ?

La plupart des psychanalystes ont tendance à le croire. Aussi, une fois l'analyse du moi amenée à ce point, laissent-ils faire. Freud lui-même, sans qu'il se soit exprimé sur ce point de façon explicite (à ma connaissance tout au moins), semble accorder au moi la faculté intrinsèque de ce travail de regroupement, d'assimilation, de réorganisation. En ces dernières années, Nunberg a étudié fort bien la fonction de synthèse du moi, comme il l'appelle. Il serait plus exact de dire *synthèse en vue de l'adaptation au réel*, car il est évident qu'il s'opère toujours un certain regroupement pulsionnel, même si ce travail est fait par un moi faible et devait aboutir à un processus névrotique ou psychotique. Nunberg, si j'ai bien compris sa pensée, souhaiterait une intervention de l'analyste dans le but de favoriser ce travail de synthèse adaptée. Certes, ce serait bien intéressant. Mais pouvons-nous le faire ? Ce n'est évidemment pas par pure discrétion ou respect du sacro-saint principe de la liberté individuelle que la majorité des analystes s'abstiennent de le faire. C'est bien plus par la force des choses qu'ils adoptent cette attitude effacée. En vérité nous n'avons pas de moyens directs pour agir dans ce sens. Notre travail thérapeutique ne peut aller plus loin que d'amener le moi à ce qu'il puisse s'en charger lui-même ; mais dans la plupart des cas, nous nous voyons obligés d'attendre qu'il veuille bien, en quelque sorte, le faire. Tout cela s'applique surtout à ce qui a trait à une action *directe* exercée par l'analyste dans ce sens, car indirectement nous nous livrons à ce travail constamment. Je veux dire par là que nos interventions renferment implicitement une certaine directive que le moi de l'analysé peut saisir. Souvent, d'ailleurs, il ne demande pas mieux que de le faire. D'autre part, lorsque nous soumettons sans cesse au moi, par notre travail thérapeutique, la confrontation de son inspiration névrotique avec la réalité, celle du passé

auquel il s'accroche et du présent qu'il néglige, de ce fait, de vivre; lorsque tant de fois nous lui soulignons l'écart qui sépare ce qu'il désire consciemment de ce qu'il réalise inconsciemment, durant tout ce travail, nous sollicitons évidemment le moi dans un certain sens, nous l'incitons à se tourner vers ce qui est possible, conforme à une adaptation saine à la vie. Encore faut-il que tous ces appels trouvent une oreille attentive, autrement dit que nous ayons devant nous un moi qui veuille bien s'en servir.

Il y a une autre action indirecte que l'analyse exerce sur le moi : celle que subissent les associations affectives si particulières qui conditionnent les complexes. Ces associations peuvent être rapprochées des réflexes conditionnés décrits par Pavloff.

Au cours du traitement, et là encore grâce aux réactions de transfert, ces associations finissent par se rompre; l'arc de ces réflexes conditionnés se brise et de ce fait les différents complexes aussi.

Le moi y trouvera une nouvelle source de libération, de force et aussi la possibilité de réformer d'autres liens associatifs — mais ceux-là adaptés. Ainsi se réduit notamment le *besoin de répétition* si caractéristique du processus névrotique.

Pouvons-nous plus dans cette voie? Je ne le crois pas, tout au moins dans l'état actuel de nos connaissances. C'est dans cette lacune regrettable qu'il faudrait chercher la raison de certains types d'échecs thérapeutiques. Souhaitons donc que notre savoir s'enrichisse un jour afin de mieux comprendre, donc de mieux faire. Peut-être saurons-nous mieux comprendre alors, par exemple, deux types de cas également mystérieux qui s'observent parfois : le premier, celui de certains malades correctement analysés, et même réanalysés souvent pendant des années et des années par plusieurs analystes successivement et dont la névrose, en dépit de tout, reste à peu de chose près sans changement. Il m'a semblé que, dans certains de ces cas, la cause de l'échec se trouvait précisément dans le fait que le moi se dérobaît à cette réorganisation qui lui incombait. Nous avons tous pu observer un deuxième type de malades qui, au contraire, évoluent avec une rapidité déconcertante vers la guérison, déconcertante parce que l'analyste, non seulement n'a pas eu à intervenir, mais souvent n'a pas encore compris lui-même de quoi il s'agissait, que ces malades sont déjà guéris. C'est à propos des cas de cette espèce que l'on pourrait dire en paraphrasant Ambroise Paré : « Je l'écoutai, Dieu le guarit ». Nul doute que ce soit encore dans la structure du moi que nous trouverons

l'explication de tels faits ; il y a toujours dans cette structure des parties plus ou moins solides, des zones exemptes de conflits. Comme dit H. Hartmann : c'est sur ces parcelles solides que nous devons toujours nous appuyer lorsque nous entreprenons la tâche du renforcement du moi, dont dépend la guérison. C'est ce que j'ai essayé de faire ressortir principalement au cours de cet exposé.

BIBLIOGRAPHIE

Abréviation. — *I.Z.f.Ps.* : *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse.*

I.P.V. : *Internationaler Psychoanalytischer Verlag.*

F. ALEXANDER. — Das Problem der psychoanalytischen Technik. *I.Z.f. Ps.*, 1937, XXIII.

E. BERGLER. — Zur Theorie der therapeutischen Resultate der Psychoanalyse. *I.Z.f.Ps.*, 1937, XXIII.

F. BIBRING. — Versuch einer allgemeinen Theorie der Heilung. *I.Z.f. Ps.*, 1937, XXIII.

O. FENICHEL. — Zur Theorie der psychoanalytischen Technik. *I.Z.f.Ps.*, 1935, XXI.

Die Wirksamkeit der psychoanalytischen Therapie. *I.Z.f.Ps.*, 1937, XXIII.

S. FREUD. — Introduction à la psychanalyse. Chez Payot.

Einige Charaktertypen in der psychoanalytischen Arbeit. *Ges. Schr.*, 10.

Le moi et le ça. Essais de psychanalyse. Chez Payot.

Nouvelles conférences sur la psychanalyse (Trad. d'Anne Berman). *N.R.F.*

ANNA FREUD. — Das Ich und die Abwehrmechanismen. *I.P.V.*, 1936.

E. GLOVER. — Die Grundlagen der psychoanalytischen Resultate. *I.Z.f. Ps.*, 1937, XXIII.

H. HARTMANN. — Ich und Anpassungsprobleme (inédit).

KAISER. — Probleme der Technik. *I.Z.f.Ps.*, 1934.

M. KLEIN. — Kinderanalyse. *I.P.V.*, 1934, XX.

P. JANET. — L'évolution psychologique de la personnalité.

W. REICH. — Über Charakteranalyse. *I.Z.f.Ps.*, 1928, XIV.

STERBA. — Das Schicksal des Ich. *I.Z.f.Ps.*, 1939, XX.

DISCUSSION

par J. LEUBA

M. ODIER. — Ce problème du moi a une fâcheuse réputation chez les psychanalystes. Nous paraissions le redouter. Le mieux serait d'aborder cette étude en toute simplicité, en apportant chacun sa petite idée.

M. JONES expose l'attitude de l'école anglaise devant le problème de la genèse du moi. Il fait ressortir l'importance que l'on accorde, à Londres, au mécanisme de la projection et il exprime le regret de ce que M. Nacht n'ait pas fait à ce mécanisme la place qu'il mérite.

M. DE SAUSSURE désire tout d'abord remercier nos amis d'Angleterre d'être venus en nombre, puis Nacht de son brillant exposé.

A propos de la formation du moi, Nacht a eu l'air de penser qu'elle date de la phase anale. De nombre d'enfants, pourtant, on voit qu'ils ne sont pas comblés, dans la phase orale, autant que Nacht le dit ; témoin le drame du sevrage. Et cela montre que le moi existe antérieurement à la phase anale.

Dans notre action thérapeutique il y a lieu de souligner notre rôle éducatif. Car nous complétons, chez beaucoup de nos malades, leur éducation sur certains faits relatifs à la sexualité, à ses modalités, et nous les soulageons beaucoup en les renseignant. Il faut tenir compte de ce côté de notre éducation. Ici, il ne s'agit pas d'analyse, il s'agit d'enseigner des choses que le malade ne connaît pas.

Nous pouvons aussi nous permettre des enseignements de ce genre dans le domaine de la formation du moi. Certains malades n'acceptent pas une certaine relativité. Nous pouvons introduire, sur le développement du moi, des explications éducatives qui jouent un rôle important. Théoriquement nous voudrions réduire l'analyse à l'analyse du transfert et des résistances, alors que, pratiquement, nous faisons plus, en en étant plus ou moins conscients. Mais il serait précisément bon que nous en fussions bien conscients.

M. LÖEWENSTEIN. — Je me permettrai d'exprimer à Nacht certaines critiques portant — c'est peut-être paradoxal — sur l'extrême clarté de son exposé. M. Jones a souligné l'un des côtés négligés par M. Nacht. M. Nacht n'a vu qu'un aspect du moi, celui de la connaissance du monde, et il l'a fait en partant de la comparaison de Freud avec la membrane perméable.

Nous essayons, après une analyse, de nous faire une idée de ce que nous avons vu. La fonction défensive ne nous apparaît alors que comme une toute petite partie du moi. Ce que je reproche à Nacht, c'est de n'avoir pas montré en quoi consiste le fait, pour le moi, de parvenir à regarder avec des yeux d'adulte. A entendre Nacht, les choses paraissent claires, trop claires. Tout le côté du moi exempt de conflits qu'a décrit M. Hartmann dans un travail original a été laissé de côté par Nacht, bien qu'il y ait fait allusion.

M. HARTMANN. — Le moi, selon M. Nacht, naîtrait du conflit, par défense. Cette idée n'est pas entièrement juste. S'il est des mécanismes de défense qui sont formés sur le mode des processus instinctuels il en est aussi d'autres. Il faut en particulier tenir compte de l'influence de la perception et de la motilité sur la formation des mécanismes de défense.

Avant la séparation du ça et du moi il est préférable de parler d'un stade indifférencié.

Le principe de réalité serait prévalent sur la synthèse, selon M. Nacht. Si l'on veut établir un ordre hiérarchique de ces fonctions, on est bien obligé d'admettre une prévalence de la synthèse sur l'adaptation au monde extérieur.

M. LAFORGUE. — Nacht s'est fort bien acquitté de sa tâche, extrêmement difficile. Je trouve que la clarté de l'exposé de Nacht est une de ses principales qualités, parce que ce problème du moi est un des plus difficiles à exposer.

Je suis d'accord avec le Dr Jones, qui a reproché à Nacht de n'avoir pas fait à l'introjection la part qu'elle mérite. En dehors de cela, je ne vois pas ce que l'on pourrait ajouter à cet exposé si complet, si ce n'est la notion de l'angoisse, qui a été escamotée et qu'il y aurait lieu d'introduire pour compléter l'exposé.

Mme MARIE BONAPARTE. — En écoutant la discussion, je me disais qu'il y a dans la notion du moi quelque chose de primordial. J'en parlais récemment à Freud à propos de son chien, et j'en étais venue à dire qu'on sent son moi personnel. C'est ainsi que Topsy, quand elle se réveille, retrouve immédiatement son moi. Et c'est là un moi primordial qui échappe à toute définition.

M. LAGACHE. — Le travail de M. Nacht, qui envisage dans son ensemble l'analyse de l'« ego », soulève plus de problèmes que l'état des connaissances ne permet d'en résoudre, et ces problèmes, en dépit des encouragements de notre président, sont des plus compliqués. En voici quelques-uns :

1° — Le langage est une première source de difficultés. L'usage des pronoms personnels, surtout des pronoms de la première personne, pèse sur les problèmes de la personnalité. On discute pour savoir s'il faut dire le « moi » ou le « je », si le « moi » et le « je » désignent des instances différentes. On ne s'avise pas assez que le langage est pour le psychologue tantôt un guide, lorsque les réalités psychiques étudiées sont d'ordre culturel, et tantôt un obstacle, lorsqu'elles sont présociales, comme c'est le cas de la conscience en tant que telle.

2° — Une autre difficulté tient à ce que l'on met sur le même plan le ça, le moi et le surmoi et qu'on les considère comme les trois « institutions » de la personnalité. Or, en première analyse, ces trois notions ne sont pas homogènes : le moi existe pour la psychologie traditionnelle et pour la conscience psychologique pré-scientifique ; il n'est pas l'objet d'un concept scientifique que nous puissions définir à notre gré ; le ça et le surmoi ne sont pas de pures « découvertes », ce sont des entités construites par Freud pour rendre compte de ses découvertes. C'est une question, de savoir quelle valeur « existentielle » il faut leur accorder.

3° — Dans le problème de la formation du moi, les psychanalystes ont le plus grand avantage à ne pas négliger les travaux des généticiens. Certaines conceptions de la formation de la personnalité consciente sont parallèles à la conception psychanalytique : pour Ch. Blondel, pour Wallon, l'individu élabore sa personnalité consciente en se détournant de la cinesthésie (Blondel) aux dépens de l'intéroceptivité (Wallon) ; en termes psychanalytiques, par un processus de défense qui oppose l'*ego* et l'image extérieure du corps à l'inconscient et à l'intérieur du corps. Ce que les généticiens étudient surtout, c'est le travail de clivage au terme duquel l'*ego* et l'*alter ego* sont distingués. Les étapes intermédiaires — confusion de l'*ego* et de l'*alter ego*, intégration par l'*ego* des deux pôles de la situation (jalousie-sympathie), personnalités composites ou interchangeables — sont particulièrement utiles dans l'analyse des identifications.

4° — On parle beaucoup du rôle de l'introjection dans la formation de l'*ego*. Les mécanismes de projection jouent un rôle fort important aussi dans la représentation que la personne se fait d'elle-même en prenant appui sur l'image extéroceptive du corps propre, sur le « double ».

5° — Cela amène à poser la question des rapports de la conscience et de l'*ego*. La psychanalyse laisse dans l'ombre cette

question, qui est pourtant fort importante au double point de vue théorique et pratique. Une étude descriptive du travail analytique ne tournerait-elle pas autour de la « prise de conscience » ? On confond généralement la conscience et le moi, bien qu'à l'origine la conscience n'ait certainement pas la structure du moi, si l'on entend par là la forme de la première personne. Au cours du développement, la personne arrive à se représenter elle-même en tant qu'être vivant dans le monde et distinct des autres êtres. L'*ego* apparaît ainsi comme un objet créé par la conscience. Le fait que cette conscience nous apparaît toujours avec la forme de la première personne est en partie un fait de langage, je exprimant l'unité et le sens retardé de la conscience, en partie un fait psychologique, je imposant à la conscience un reflet de l'unité de la personne ; et c'est là un envoûtement auquel il est difficile d'échapper.

Mme MORGENSTERN. — J'aurais aimé dire un mot relatif à la notion du moi menacé dans son intégrité. C'est alors qu'il se retrouve le mieux, et c'est dans ces états de menace que l'on peut aussi le mieux l'étudier. On le voit bien dans ces états de dépersonnalisation, quand le malade est pris entre son ça, son surmoi et son moi. Il se retrouve après cette désagrégation.

M. GLOVER se montre sceptique quant à l'utilité de ces discussions sur un sujet si vaste qu'il est impossible de l'embrasser tout entier.

M. ODIER rectifie en deux mots une petite erreur d'interprétation de M. Lagache : il n'a pas dit que le problème fût facile, mais que, devant ce difficile problème, il ne fallait pas craindre d'apporter chacun sa petite idée, si modeste qu'on la jugeât. C'est cela qui lui semble si utile dans ces discussions générales, et c'est pourquoi il ne partage pas la conclusion de M. Glover.

M. Odier clôt la discussion en adressant à Mme Marie Bonaparte les remerciements de tous pour son large accueil et pour le bon esprit qu'elle fait rayonner dans les rapports des groupes parisien et londonien.
